

A propos de nos
DIALECTES DE LANGUE ROMANE
et de la Renaissance Provençale
Par Pierre Guérin, 1921.
Membre résidant de l'Académie de Nîmes

Je me souviens qu'un jour, vers 1916, à l'issue d'une séance de l'Académie de Nîmes, quelques confrères m'invitaient à reconnaître qu'après tout notre idiome nimois n'était qu'un patois et qu'il aurait bien de la peine à devenir un idiome littéraire. Je voudrais dans cette modeste étude examiner la question de plus près et chercher les raisons qui arrêtent le développement de notre langue natale en même temps que celles qui nous défendent de perdre toute confiance et de désespérer de son réveil plus ou moins prochain.

Je m'empresse avant tout de signaler l'inconvénient qu'il y a à se servir du terme général de « *langue romane* » pour désigner nos idiomes méridionaux. En tout cas, il est prudent de ne pas en faire, par analogie, l'équivalent du terme « *langue française* » car l'évolution de la langue française et celle de la langue romane sont loin d'avoir suivi une marche parallèle et d'avoir abouti au même résultat. Qui dit aujourd'hui langue française parle d'une langue dont le vocabulaire est fixé, dont les lois sont les mêmes partout où elle est employée, dont la prononciation et l'orthographe sont soumises à des règles, générales acceptées de tous ceux qui en usent. Les provincialismes ont à peu près complètement disparu ou, par suite d'une sélection consacrée par l'usage, ils ont été incorporés dans le fonds commun, ont perdu leur marque d'origine et ont été pour ainsi dire naturalisés. Un Belge, un Canadien, un Normand, un Gascon, un Provençal quand ils écrivent ou parlent en Français sont astreints aux mêmes lois phonétiques, ou grammaticales ou syntaxiques et, s'ils y dérogent, ils s'exposent tout simplement au ridicule. Car la langue française a pour caractère essentiel d'être une. Son évolution s'est accomplie surtout du 16^e siècle à la fin de la première moitié du 17^e. L'oeuvre de généralisation, d'unification s'est achevée sous la pression de causes historiques, politiques et littéraires excessivement favorables : mais elle est faite et il serait aussi vain que puéril de s'attarder à discuter les transformations et l'intégration du Picard, du Normand, du Bourguignon en ce délectable parler de l'Île de France.

En est-il de même de la langue romane ? Non ! car ici, il y a pluralité de dialectes et bien loin que l'unification se soit faite comme pour le français, la distinction existe d'un dialecte à l'autre dans les mots, dans les formes, dans l'orthographe et la prononciation. Tous les Romanisants qui ne tiendraient pas un compte suffisant de ces différences dialectales me paraissent s'exposer à de graves erreurs et à se livrer des efforts stériles dans leurs tentatives de Renaissance littéraire pour les langues méridionales. Bien loin de songer à réduire ces différences, à les éliminer, il me semble qu'ils ont tout intérêt au contraire à les préciser, à les fixer de plus en plus, à les régenter par des préceptes et des règles, s'ils ne veulent courir le danger de créer une langue plus ou moins artificielle et plus ou moins savante que les populations du midi ne comprendront pas, ne s'assimileront pas et dédaigneront plus que le français lui-même.

Expliquons-nous plus longuement sur ce point. Le *Trésor du Félibrige de Mistral* reconnaît sept dialectes et vingt-huit sous-dialectes de la langue d'oc. Ces sept dialectes sont : le *Provençal*, le *Languedocien*, le *Limousin*, le *Gascon*, l'*Aquitaine*; l'*Auvergnat* et le *Dauphinois* - sans parler du *Catalan* en usage dans tout le Roussillon. Donnons à lire un chapitre de « *Calendal* » à un habitant du Velay et, s'il n'a une certaine culture dûe au latin ou au français, à part quelques termes vaguement traduits, il se croira devant un texte d'une langue inconnue à déchiffrer. De même, soumettons à l'appréciation d'un paysan de St-Rémy les productions d'un Jasmin et le compatriote de Roumanille s'exclamera sur les difficultés de pénétrer un pareil charabia. Comme « *Calendal* » est un chef-d'oeuvre et que les poésies de Jasmin ont une réelle valeur, pour des raisons purement dialectales, des deux côtés, il y aura oeuvre littéraire et cependant il n'y aura pas pénétration jusqu'à l'âme populaire.

Pour le moment, il y a donc lieu de retenir ces différences de dialectes. Elles sont importantes, elles sont essentielles pour tant qu'on veuille faire des réserves sur l'identité des racines et des radicaux, sur l'approximation des préfixes et des suffixes, sur la vocalisation générale des mots. N'oublions pas que ces dialectes sont des langues parlées plus encore qu'écrites, que la clientèle de ces langues manque de culture, de discipline intellectuelle et que pourtant c'est elle qui leur donne vie par les images, les alliances de mots imprévues, les trouvailles du crû dont elle les enrichit. S'il est vrai qu'une langue n'est réellement vivante qu'à la condition d'être comprise et parlée par les gens du peuple, d'être l'interprète des sentiments des plus simples, d'être l'éducatrice de l'âme populaire, il faut coûte que coûte s'en tenir au respect de ces distinctions dialectales qui ont, il est vrai, l'inconvénient de restreindre le public des lecteurs intéressés, mais qui ont aussi l'inappréciable avantage de conserver un public fidèle, de trouver un écho dans des milieux charmés par les accents de la langue natale et vraiment nourricière. Ces distinctions n'empêchent pas le moins du monde, à notre avis, un idiome de produire sa floraison littéraire et au moins celle-ci est l'expression d'une forme d'âme vivante et agissante, avec ses préjugés, ses superstitions, ses croyances, ses opinions, ses tendances et ses aspirations.

Faut-il les regretter, ces distinctions, et croire qu'il n'y aura vraiment une langue romane que lorsque tous nos dialectes méridionaux se seront fondus en un seul dialecte ? Je n'ignore pas les tentatives qui ont été faites dans ce sens et sur lesquelles je me propose d'insister tout à l'heure. Mais outre qu'elles sont loin d'avoir réussi, j'estime que leur succès est impossible, qu'il n'est même pas désirable.

Il est impossible pour deux raisons au moins : la première, c'est que la fusion de ces dialectes méridionaux n'est rendue nécessaire par aucun de ces impératifs catégoriques : administration, intérêts économiques ou politiques, qui ont favorisé la prédominance du français sur les dialectes de la langue d'oïl. La seconde, c'est que le français existe, acclimaté partout par l'école, par le sentiment national, par l'extension des rapports économiques, par l'action quotidienne de la presse et du régime parlementaire et que le moindre effort exercé sur les masses populaires pour

les faire renoncer à leur dialecte régional, les porterait tout naturellement à la pratique plus fréquente du français qu'à celle d'un dialecte voisin.

Allons plus loin et reconnaissons que la fusion de ces dialectes en une langue unique n'est pas même désirable, car au fond, comment pourrait-elle s'obtenir, à en juger par l'histoire de notre littérature méridionale, si ce n'est en sacrifiant les traditions régionales dont se nourrissent les dialectes condamnés au profit du dialecte triomphant, en établissant des règles orthographiques, phonétiques et autres qui sans doute s'inspirent des lois propres au dialecte privilégié, mais qui condamnent et dédaignent celles des autres dialectes ? Oui, comment opérer cette oeuvre d'unification si ce n'est en créant une langue littéraire et artificielle, qui pourra bien convenir à la population de l'idiome élevé au rang d'une langue, mais qui n'arrivera pas jusqu'à l'âme des autres populations régionales pour ainsi dire exclues et rebutées ? On m'objectera peut-être, à l'aide d'une interprétation darwiniste, que si tel dialecte triomphe, c'est qu'il a pour lui tous les éléments du succès qui manquent aux autres, et que le mieux est donc d'élargir et d'étendre ce succès, de le rendre définitif. Mais est-ce que les faits sont aussi convaincants qu'on veut bien le dire ? Il serait peut-être intéressant de s'arrêter un moment à l'examen du mouvement littéraire désigné sous le nom de « *Renaissance provençale* ».

Il est hors de doute que le groupe de Font-Ségugne, Roumanille et Mistral en tête, a rêvé tout d'abord d'une Renaissance méridionale attestant la vitalité des dialectes de la langue romane et de la race du midi. L'écrasement des Albigeois avait pu marquer la défaite du Midi mais non la disparition totale de plus de 12 millions d'hommes qui ont conservé sous la double oppression religieuse et monarchique le souvenir de leurs libertés municipales et des traditions où se mêlent à la fois les influences d'un paganisme ancestral et d'un climat privilégié. Les fêtes des cours d'amour et la grande fête du soleil se perpétuaient d'âge en âge dans ces âmes méridionales pour qui la langue sonore et musicale des anciens était encore un chant. Le programme un peu vague et conciliant des félibres est attesté par les inscriptions de la « *Coupo Santo* » dont les délégués catalans firent hommage aux fondateurs du Félibrige. Mais ne nous payons pas trop d'illusions. Observons que les sept félibres réunis le jour de la « *Santo Estello* » en 1854 sont tous des Provençaux Rhodaniens et rappelons-nous que la poésie symbolique de Mistral intitulée « *la Coumtesso* » chante surtout la restauration de la Provence dans ses droits et privilèges. C'est la Provence qui est l'égale en dignité de sa soeur la France par son fleuve, ses coteaux, son littoral, ses fruits savoureux, son ciel et sa langue. Les Félibres, emportés par l'amour du sol natal, ont naïvement supposé que les diverses régions méridionales seraient transportées d'allégresse en constatant le merveilleux essor de la littérature et de la langue provençales et s'associeraient, en humbles servantes, à cette domination faite de charme et de beauté, s'imposant par une séduction irrésistible plutôt que par la force, Sans doute les Félibres ont eu le sens de l'organisation, ils se sont défendus de toute tyrannie prétentieuse en conviant les 4 régions méridionales à instituer des « *maintenances* » de plus en plus nombreuses et des sortes de « *Jurandes* » en nommant des « *majourau* » dans tous les centres du Midi, en choisissant pour rendez-vous de leurs consistoires, les cités méridionales les plus diverses : Aix, Marseille, Alais, Montpellier, etc... en se prêtant à la création des « *Flourèges* » et de multiples écoles... Ils se sont mis en frais de

coquetterie avec tous les Romanisants du Midi, du littoral de l'Atlantique aux Alpes et des Pyrénées ou de la Grande Bleue au Limousin, au Velay et au Dauphiné.

Mais nous sommes bien obligés aussi de constater que leur « *Capoulié* » ou grand maître est un féal serviteur du Provençal, qu'ils ont travaillé partout à faire accepter, sinon à imposer ce que Mistral, le jour de la première « *Santo Estello* », appelait la « lei » c'est-à-dire son « *Trésor du Félibrige* », c'est-à-dire une orthographe, une prononciation, un vocabulaire qui faisaient de la littérature et de la langue provençales la langue et la littérature méridionales classiques par excellence. Il n'y a qu'à se rappeler les premiers rapports du Félibrige avec nos meilleurs poètes du cru : les Reboul, les Bigot, pour être convaincu de la volonté parfaitement arrêtée des grands félibres de fonder l'Ecole du Félibrige dont tous les Romanisants accepteraient ou subiraient les décisions sous peine de déchoir ou d'être exclus. Au début, avec Reboul ou Bigot, Roumanille, Mistral ne tarissent pas d'éloges et font assaut de bonne camaraderie littéraire. Un peu plus tard, quand nos deux bons Nimois ont décidément résisté à toutes les invites, le transfuge Roumieux accuse Bigot de « *testardije* » et sa muse d'avoir « *un ped caoussa de sedo et l'autre d'un esclop* ». Depuis, parcourez l'Armana Prouvençau et dites-moi si dans aucun annuaire vous trouverez la moindre page en dialecte languedocien affranchi de la marque provençale ? Je prie mes lecteurs de remarquer que mes constatations ne sont pas des accusations, des griefs dressés contre le Félibrige provençal. Ses efforts sont appréciables et même par certains côtés admirables. Il est possible qu'il ait réalisé un progrès apparent vers l'unité de la langue romane. Il est certain qu'il a donné l'essor à une littérature d'une réelle beauté, mais il en est pas moins vrai qu'en voulant faire du Provençal le type classique de la langue romane, il a cherché à étouffer les créations littéraires de dialectes aussi savoureux que le dialecte provençal et que sa littérature en grande partie artificielle n'a cours, soit dans les diverses régions méridionales, soit même assez fréquemment en Provence que chez les érudits et les personnes de haute culture.

Il est de règle chez les félibres provençaux de ramener tout le différent à une simple question d'orthographe. Si Lafare-Alés, Clara d'Anduze, Reboul, Bigot et bien d'autres eussent consenti à l'usage de l'orthographe félibréenne, croit-on vraiment que l'accord eût été scellé et que nos différents auteurs méridionaux eussent obtenu accès dans un recueil éclectique qui au lieu d'être l'Armana prouvençau se fût intitulé : *Armana miéjournau* ? Qu'on me permette d'en douter et de penser que la Renaissance provençale ne s'est proposé et ne se proposé encore qu'un but : celui de substituer la langue provençale à tous les dialectes du Midi.

Je ne puis que me répéter en affirmant qu'elle n'aboutira pas parce que nos dialectes sont le langage du foyer, de l'atelier, font corps avec les impressions du berceau, de la rue, du village ou du faubourg et que s'il fallait en changer, le français est là pour occuper toute la place. J'admire le sentiment d'un Roumanille ou d'un Mistral désireux de parler ou d'écrire la langue de leurs mères ; mais nous aussi nous gardons le souvenir pieux des paroles tombées des lèvres de nos mères et, dans la mesure où tous ces mots familiers différeraient de ceux que les félibres ont entendus, pourquoi trahirions-nous nos souvenirs qui nous délectent et nous

ravissent encore au profit des souvenirs félibréens dont le sens nous enchante mais dont la forme parfois nous reste presque étrangère ?

Non, les différences orthographiques ne font pas tout le corps du débat ; car s'il en était ainsi, rien ne serait plus facile que d'arriver à s'entendre. Les mots sont-ils les mêmes dans les divers dialectes et se prononcent-ils de même ? et s'il n'en est rien, à quel titre le Provençal prévaudra-t-il sur les autres idiomes ? le Provençal écrit : soulèu - parèu - pibo - piboulo - courbécèu - fumo ou femo ou mouié - recordo - gouïssa, et le languedocien nimois : sourel - parié - pivo - pivolo - cabucello ou cabucel - fenno - récoltà - eisséja ! Terminaisons, formes, prononciation, tout change et tel mot courant dans le premier est inconnu dans l'autre. J'espère bien qu'on ne va pas me soupçonner d'avoir choisi mes exemples ; çar on n'aurait qu'à parcourir la première page venue de l'Armana ou de Miréio pour multiplier les citations ! Remarquez que je ne dis rien des suffixes, des substantifs ou des adjectifs si différents du Provençal au Languedocien, rien de la conjugaison des verbes, du parfait défini en « *érian* » au pluriel dans le premier, en « *en* » dans le deuxième ; de la terminaison infinitive qui varie pour les mêmes verbes (*provençal : dévouri, languedocien : dévoura*) ; de la forme pronominale se devant la première personne du pluriel en provençal (*se sian*), inusitée chez nous ; des locutions prépositives ou adverbiales ou conjonctives si diverses pour exprimer les mêmes rapports, de toutes ces différences en un mot où l'orthographe n'a rien à voir et pour lesquelles le Provençal réclame la préférence à son avantage sans avoir peut-être toujours la raison pour lui.

Est-il surprenant après cela que des hommes de mérite et de talent qui ont eu à coeur de faire revivre la langue natale se soient refusés à une abdication totale et, plutôt que de conquérir une réputation ou une notoriété de convention, aient préféré être goûtés et appréciés par les gens du terroir aux veillées du village, aux soirées familiales de compatriotes fidèles ? Pour ma part, l'expérience suivante, renouvelée à plusieurs reprises, m'a toujours paru décisive : faites un programme de lectures empruntées à nos idiomes méridionaux ; choisissez d'une part les morceaux les plus captivants de Mireïo : le duo d'amour de Mireïo et de Vincent à la cueillette des feuilles de mûrier, la lutte de Vincent et d'Ourias, la prière de Mireïo aux Saintes-Maries... et prenez d'autre part quelques poésies de Bigot : ***Lou siaumé de ma paouro gran - lou bounet de moun oncle Jaques - la Toure de Coustanço - Mesté Juan ou lou Rachalan de nonante*** et très ; adressez-vous à un public nimois vraiment populaire et l'attitude des auditeurs vous édifiera amplement sur l'effet produit par ces divers morceaux.

Loin de moi la pensée de déprécier les merveilleuses créations de Mistral, pas plus que de mettre en cause le mauvais goût de nos concitoyens ! mais, que voulez-vous ? pour l'homme simple et non averti, il n'y aura jamais de plus belle musique que celle de sa langue maternelle. Une certaine préparation intellectuelle peut bien finir par nous acclimater à certains échanges de gutturales, de labiales, de dentales ou de liquides qui tout en modifiant la prononciation n'affaiblissent pas le sens des mots, mais tout de même on ne se doute pas de l'attrait irrésistible qu'offre pour les esprits simples la prononciation apprise sur le giron maternel ! Pour le moindre

changement, il en est comme d'un visage aimé qu'aurait défiguré la variole et qu'on a de la peine à reconnaître.

N'en déplaise au bon félibre Roumieux, vouloir conserver à sa langue cette grâce, ce port, cet air accoutumé qui en font pour chacun de nous le charme intime et profond, ce n'est pas du « *testardije* » mais du pur et véritable amour.

Comment se fait-il, m'observera-t-on, que des Romanisants non provençaux si appréciés soient ainsi en marge de la littérature méridionale, tandis que des félibres assez médiocres ont les honneurs d'anthologies recommandées ? Certes, les Mistral, les Roumanille, les Aubanel, pour ne citer que les plus grands, n'ont pas de plus fervent admirateur que moi, mais il faut convenir que les sept de Font Ségugne outre une foi commune qui les transportait et décuplait leur enthousiasme, outre le concours merveilleux d'une région très étendue dont l'unité reposait à la fois sur l'identité du sol, du climat, des ressources économiques et des traditions, ont possédé à merveille l'art de tirer à propos et avec ensemble le coup de pistolet qui va attrouper les passants dans la rue. Notre Alphonse Daudet écrivait en souriant : « *Fen de brut* » ! Les Félibres ont mis la leçon en pratique : ils ont fait du bruit, beaucoup de bruit, un bruit de bon aloi, c'est entendu, mais enfin groupés, unis, orchestrés admirablement sous la baguette d'un maître de chœur de génie, ils ont entonné le chant de la « *Coupo Santo* » si haut, si fort qu'on n'a plus perçu à côté les chants dispersés, isolés des autres poètes méridionaux.

J'avoue que je me défends mal d'un sentiment de dépit quand je vois figurer dans une Anthologie provençale il est vrai des « *poetæ minores* », auteurs en gros et en détail de 15 ou 20 petites pièces de vers parues dans l'Armana et que notre cher Bigot, par exemple est laissé à l'écart ! Aussi ne soyez pas étonnés que ce sentiment de dépit se traduise, sinon par de la colère, du moins par une sorte d'impatience irritable contre nos compatriotes qui s'inclinent presque servilement devant un Félibrige de convention ou qui affectent de traiter de haut, presque avec dédain ou mépris, ceux qui sont restés fidèles au langage des aïeux, à la langue si drue, si pittoresque qui résonne encore comme une monnaie de bon aloi sur nos chantiers ou dans les ateliers de notre peuple nimois, citadin ou rural.

N'est-il pas désolant par exemple de voir couronner à la « *Fête de l'Amandier* » « *ras dou cros de la Font* », une poésie provençale dont je ne discute pas la valeur littéraire, mais dont neuf vrais nimois sur dix qui l'auront entendue attendront la traduction pour bien la comprendre ? (1).

(1) Toute cette partie finale de notre travail a donné lieu à un débat des plus courtois avec MM. Reinaud et Raphel, nos confrères si distingués, dont le premier était alors président et le second vice-président de la Nemausa. Ils ont tous deux protesté en bons et vrais Nimois de leur attachement à la langue de Bigot. Nous ne doutons pas de leurs sentiments et de leurs intentions. Mais le résultat a-t-il bien répondu à leurs désirs ?

Vous faites des « *accampado* » leur dirai-je ? Y parlez-vous seulement en languedocien ? Y appliquez-vous une méthode de travail ? S'il n'est question que d'orthographe, avez-vous essayé de concilier l'orthographe félibréenne avec notre langue du terroir ? Quel but vous proposez-vous ? Voulez-vous la disparition de

notre langue ? rien ne vous sera plus facile, vous n'avez qu'à continuer ! Vous parlerez une langue littéraire mais le peuple d'où vous êtes sortis, celui que Malherbe tenait à consulter au « *port aux foins* » pour la pureté de son français, ce peuple ne vous comprendra point ! Vous vous serez astreints à une tension d'esprit qui me rappelle celle de ma vie d'écolier quand je bâtissais à grand renfort de gradus de pauvres vers latins hexamétrés avec le concours multicolore de Lucrèce, de Virgile, d'Horace, d'Ovide ou de Lucain. Je les goûtais fort, mais j'étais probablement le seul à les apprécier ! faits de pièces rapportées, soigneusement ajustés et limés, c'étaient de pauvres petits cadavres risibles à force d'être desséchés et ratatinés, à qui rien ne manquait que la vie ! Sentez-vous le besoin d'une langue morte de plus ?

Oui, chers Félibres, aimables Romanisants nimois, excusez ce parler un peu rude de Paysan du Danube, que voulez-vous faire ? où voulez-vous en venir ? Ne serait-il pas temps enfin de concentrer tous nos efforts sporadiques et de concourir au maintien, à la « *maintenance* » d'une langue vivante qui se parle couramment dans nos faubourgs et à la campagne ?

Je ne peux finir plus heureusement cet appel aux bonnes volontés qu'en citant le propos récent d'un confrère actuel de l'Académie que je n'ose nommer ; il me disait : « *Au Grau-du-Roi, au Vigan, à Sommières, quand j'entends parler les gens du peuple, je m'intéresse à tout, ce qu'ils disent et je comprends lumineusement. Dès que je lis quelques lignes écrites par de prétendus félibres, je n'y comprends plus rien !* » Si une modestie trop justifiée ne me retenait, comme je m'écrirais volontiers à l'exemple de Mistral :

***Ah ! se me sabien entendre !
Ah. ! se me sabien ségui !***

et comme je répéterais avec joie en l'honneur de notre langue maternelle les deux vers de Victor Balaguer inscrits sur le piédestal de la « *Coupo Santo* » :

***Morta diuhen qu'es
Més jo la crech viva !***

***On dit qu'elle est morte
Mais moi, je la crois vivante !***

Pierre Guérin, 15 janvier 1921.

-oOo-